

JENSEN (Lionel M.), *Manufacturing Confucianism.
Chinese Traditions and Universal Civilization*

Durham (Carol. du N.)-Londres, Duke University Press, 1997, XVI + 444 p.
(bibliogr., glossaire avec caract. chinois, index)

Françoise Aubin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20569>

DOI : 10.4000/assr.20569

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2000

Pagination : 84-85

ISBN : 2-222-96691-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Françoise Aubin, « JENSEN (Lionel M.), *Manufacturing Confucianism. Chinese Traditions and Universal Civilization* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 110 | avril-juin 2000, document 110-29, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20569> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20569>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

JENSEN (Lionel M.), *Manufacturing Confucianism. Chinese Traditions and Universal Civilization*

Durham (Carol. du N.)-Londres, Duke University Press, 1997, XVI + 444 p.
(bibliogr., glossaire avec caract. chinois, index)

Françoise Aubin

RÉFÉRENCE

JENSEN (Lionel M.), *Manufacturing Confucianism. Chinese Traditions and Universal Civilization*, Durham (Carol. du N.)-Londres, Duke University Press, 1997, XVI + 444 p.
(bibliogr., glossaire avec caract. chinois, index)

- 1 La déconstruction va de pair avec le postmodernisme, et L.M.J. s'en réclame lorsqu'il entend démythifier l'idée que nous nous faisons de «Confucius» comme personnage historique et du «confucianisme» – de quoi heurter bien des idées ancrées et faire grincer des dents. Son entreprise se divise en deux périodes, qui doivent être évaluées chacune pour elle-même. La première (pp. 31-147) relève du domaine de l'apostolat jésuite dans la Chine du XVII^e siècle, qui ne cesse, de nos jours, d'être réévalué (cf. *Arch. supra* n° 15). Le nom de «Confucius», le Kung-tzu des Chinois, est une invention de Matteo Ricci et le personnage, symbole de la sagesse d'une Chine éternelle, patriarche de la religion civile de la Chine impériale, qui a inspiré diversement mais violemment l'Europe des Lumières, est le résultat d'une manipulation des premiers jésuites, en vue d'instaurer un dialogue transculturel avec l'Europe. Cela avait déjà été dit, peut-être avec moins d'énergie, une décennie plus tôt (Paul Rule, *K'ung-tzu or Confucius ? The Jesuit Interpretation of Confucianism*, Sydney, Allen & Unwin Australia, 1986). L'auteur va cependant beaucoup plus loin, car pour lui Ricci et ses pairs se sont «convertis à l'ordre des lettrés» – la *legge de' letterati, ju* – et ils ont fait du prosélytisme en sa faveur. Mais ici, le bât blesse doublement. D'abord sous-entendre que Ricci, et ses successeurs ont

renoncé à leur identité de prêtres au profit de celle de confucéens est un sophisme. Puis donner pour équivalent au terme *letterati* le chinois *ju* (*ru* en pinyin), désignant le spécialiste de l'herméneutique confucéenne, comme si l'homologie venait de Ricci, est une méprise. Car le lettré dont parle le missionnaire n'est pas le *ju*, mais le *shih*, le diplômé, homme de culture engagé dans la défense des intérêts locaux et apte à exercer des charges administratives. Il y a erreur aussi à croire que les jésuites ont limité leur vie aux cercles des lettrés-fonctionnaires, sans autre expérience de la Chine. Enfin classer les travaux de Wm Theodore de Bary, le maître incontesté du néo-confucianisme en Occident, parmi les opérations de fabrication d'un mythe complémentaire (pp. 15-17) n'engage que les goûts personnels de l'A. Il ne fait pas de doute qu'il est des admirateurs de Wm Theodore de Bary qui refuseront de se laisser abuser. Ceci dit, on ne peut qu'acquiescer à la déconstruction du confucianisme bâti par les jésuites et sur lequel l'Occident postmoderne a renchéri à coup de T-shirts, de vidéocassettes et même de portraits dans des loges maçonniques, paraît-il (p. 6).

- 2 Le cadre de la seconde partie de la thèse de L.M.J. (pp. 151-264) est une Chine écrasée par la pression étrangère et qui se cherche, à la fin de l'ancien régime et sous la République. La nouvelle invention d'un confucianisme, à la fois identitaire et cosmopolite, a été une des réponses aux angoisses du temps. Les constructions de deux penseurs fameux, Chang Ping-lin (1868-1916) et Hu Shih (1891-1962), fournissent à l'A. matière à une brillante démonstration de la surenchère du XX^e siècle chinois sur l'Europe des Lumières. Enfin, la Chine postmaoïste n'a pas échappé non plus à la fascination confucéenne, et elle a érigé Kung-tzu en une figure prééminente de la culture mondiale (pp. 11-14). L'impulsion créative fournie par le mythe confucéen fait, au XX^e siècle comme aux XVII^e-XVIII^e, se rejoindre l'Est et l'Ouest.